

DEAR WINNIE,

JUNIOR MTHOMBENI, CESAR JANSSENS, FIKRY EL AZZOUZI,
TUTU PUOANE, ALESANDRA SEUTIN, JADE WHEELER,
GLORIA BOATENG, NTJAM ROSIE, JOY WIELKENS,
DENISE JANNAH, ANDIE DUSHIME, MAHINA
A.O. / KVS, NNT



KVS

WWW.KVS.BE

***« Du théâtre urgent,
parfois douloureux, dont on ne
peut détourner le regard,
même si on en a parfois envie. »***

- De Morgen ★★★★★

***« Un spectacle total et
étourdissant »***

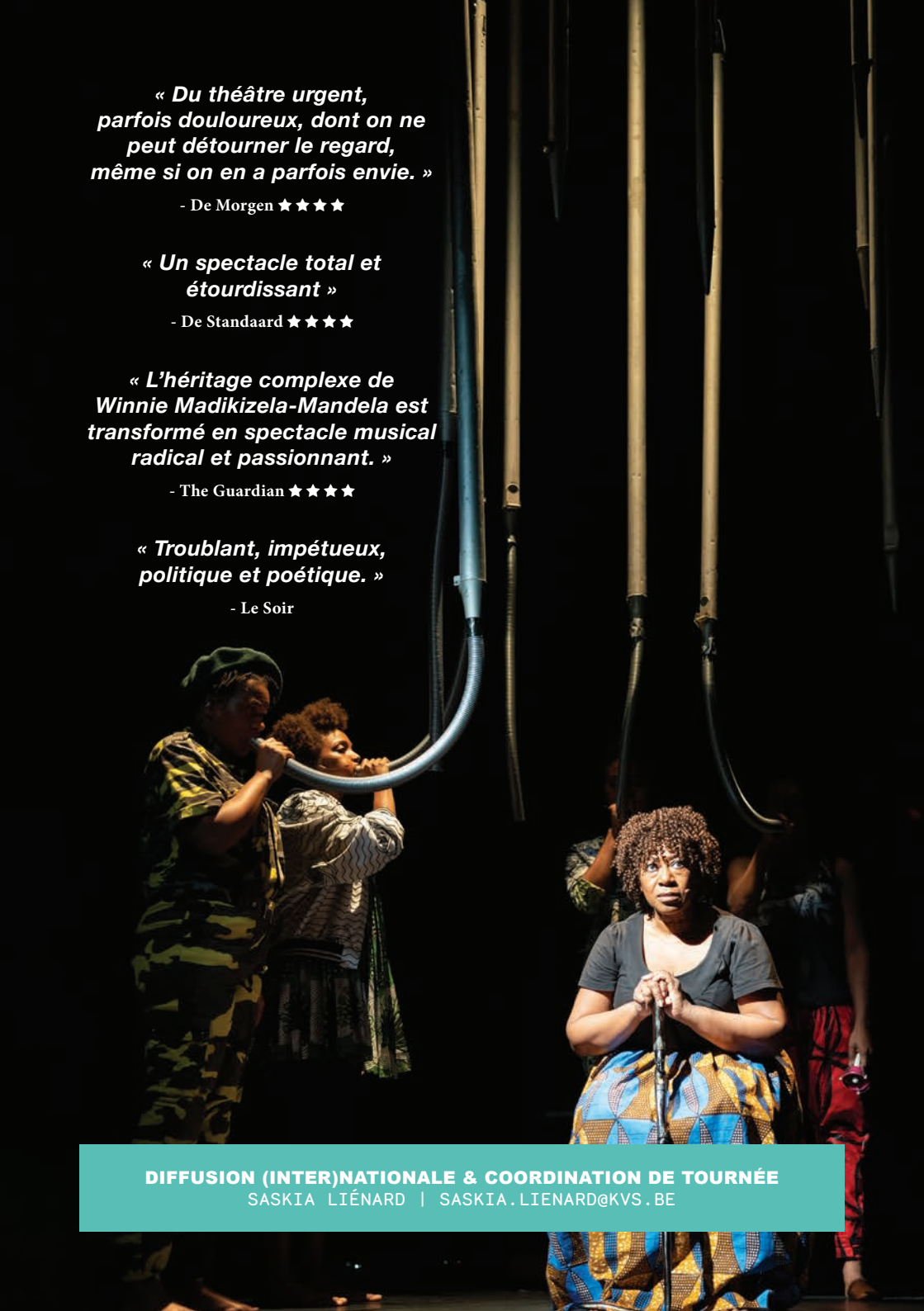
- De Standaard ★★★★★

***« L'héritage complexe de
Winnie Madikizela-Mandela est
transformé en spectacle musical
radical et passionnant. »***

- The Guardian ★★★★★

***« Troublant, impétueux,
politique et poétique. »***

- Le Soir



DIFFUSION (INTER)NATIONALE & COORDINATION DE TOURNÉE
SASKIA LIÉNARD | SASKIA.LIENARD@KVS.BE

DEAR WINNIE,

Quel est le lien entre neuf femmes de la diaspora africaine et les hommes de théâtre Junior Mthombeni, Fikry El Azzouzi et Cesar Janssens ? Leur respect pour la lutte ininterrompue et sans concessions qu'a menée Winnie Madikizela Mandela pendant des années pour libérer son pays et surtout ses habitants d'origine du joug du régime d'apartheid. Elle n'était peut-être pas une sainte, mais elle était et reste une intarissable source d'inspiration et un modèle de force et de conviction. Le nouveau spectacle de théâtre Dear Winnie, souhaite rendre hommage à cette force et la partager de manière aussi intransigeante que Winnie elle-même.

Lors de la lutte contre l'apartheid, le combattant de l'ANC Maurice Mthombeni a envoyé une lettre à Winnie Madikizela Mandela, qui était alors le visage de la résistance. Mais le régime d'apartheid a intercepté ce courrier et l'a publié dans le journal national sud-africain – afin de créer la dissension au sein de l'ANC. Maurice Mthombeni a fui en Europe, où il a poursuivi la lutte.

Son fils Junior Mthombeni, metteur en scène et visage du KVS, caresse depuis longtemps l'idée de produire un spectacle sur Winnie Mandela. À présent que l'incompréhension ne cesse de croître et que la zone grise entre les causes justes et les doctrines ignominieuses paraît s'estomper et même disparaître, il estime que le temps est mûr pour porter le personnage de Winnie Mandela à la scène comme source d'inspiration. Le spectacle ne se rapporte pas seulement à cette femme exceptionnelle qui, malgré les humiliations, le harcèlement et l'exil, a toujours résisté avec la même ferveur au régime d'apartheid, mais traite aussi de ce que nous pouvons apprendre aujourd'hui de la pugnacité qui la caractérisait.

Non pas à partir d'un regard (de) blanc, mais à travers un prisme coloré cette fois. Aux côtés de neuf actrices, chanteuses, danseuses et performeuses de la diaspora africaine, les visages du KVS Junior Mthombeni, Fikry El Azzouzi et Cesar Janssens, qui forment ensemble la compagnie tricéphale Jr.c.E.s.A.r, partent en quête de réponses aux questions : quand se révolte-t-on ? Quand se sacrifie-t-on pour une cause qui nous dépasse ? Ensemble, les neuf performeuses mettent sens dessus dessous le canon blanc, masculin, eurocentré. Elles dénoncent le manque de représentativité et critiquent l'histoire officielle.

Le metteur en scène du spectacle, Junior Mthombeni : « Winnie n'est pas une sainte. Elle est une femme qui a vécu dans un monde d'hommes blancs suprémacistes. Mais ce spectacle ne se veut pas une leçon d'histoire, il souhaite partager cette force. Malgré tous ses déboires, mais aussi toutes ses fautes, elle n'a jamais abandonné. Et c'est précisément pour cela qu'elle reste un exemple pour beaucoup de gens, Noirs et Blancs. Et pour la distribution. Et pour moi-même. Jusqu'aujourd'hui, elle insuffle force et courage aux gens pour lutter pour plus d'égalité. »

Après les spectacles couronnés de succès *Rumble in da jungle* et *Malcolm X*, Winnie Mandela est une source d'inspiration évidente pour la compagnie Jr.c.E.s.A.r et pour le KVS. *Dear Winnie*, est un spectacle énergique débordant de musique à travers lequel nous souhaitons planter le germe de l'inspiration et de l'espoir en ces temps de détérioration.

LEXIQUE

ANC (African National Congress). L'ANC est fondé en 1912 pour défendre les intérêts des citoyens noirs d'Afrique du Sud. Le mouvement a joué un rôle important dans la résistance contre l'apartheid et fut interdit par ce régime. Il est encore le plus grand parti d'Afrique du Sud.

Amandla! Awethu! deux cris de guerre de l'ANC, en langue zoulou, qui signifient littéralement : « à nous le pouvoir ! »

Apartheid système de séparation des races imposé de 1948 à 1991 par l'état sud-africain, et qui reposait sur l'idéologie de la suprématie blanche. La libération, en 1991, de Nelson Mandela est considérée comme le début de la fin du régime de l'apartheid.

Biltong, smiley, chakalaka, bunny chow divers aliments et plats sud-africains que l'on achète et mange dans la rue, indépendamment des origines culturelles.

Rainbow Nation nation arc-en-ciel. Nom romantique et naïf de l'Afrique du Sud, évoqué par Desmond Tutu après les premières élections libres du pays en 1994. Il symbolise un pays culturellement éclectique, mais uni dans sa diversité. La « nation arc-en-ciel » relève davantage du vœu pieux que de la réalité quotidienne.

Jan van Riebeeck l'un des fondateurs de la colonie et premier commandeur du comptoir qui deviendra la ville du cap. Les Afrikaners - les Sud-Africains blancs de descendance néerlandaise - le considèrent comme le père de la nation.

Kill the boer! hymne guerrier contesté, né pendant la lutte contre l'apartheid. « boer » (qui signifie paysan en néerlandais) est un terme insultant utilisé pour désigner les Afrikaners - ces Sud-Africains blancs qui parlent afrikaans. Cet hymne est encore considéré comme un appel à la violence contre la minorité blanche et à la résistance contre l'oppression blanche.

Tokoloshe personnage de contes zoulous, que l'on peut comparer à un esprit frappeur.

Hendrik Verwoerd né aux Pays-Bas, Verwoerd était chef du Parti National - Nasionale Party - et l'un des architectes de l'apartheid. C'est sous son gouvernement que l'ANC fut interdit et que Mandela fut incarcéré.

Saartjie Baartman ladite « Vénus Hottentote ». Cette jeune femme khoïsan, Sawtche de son vrai nom, a été emmenée en Europe par un médecin militaire britannique au début du XIXe siècle et exhibée comme un phénomène de foire, une curiosité exotique. Exposée nue, elle fut humiliée et dut subir les quolibets et attouchements des spectateurs. Après sa mort, des parties de son corps furent conservées dans le formol et exposées. Elle deviendra un symbole de la lutte contre l'apartheid.



QUATRE SCÈNES CRUCIALES – PAR LE CRÉATEUR DU SPECTACLE JUNIOR MTHOMBENI

Junior Mthombeni développe ici quatre moments charnières du spectacle *Dear Winnie*, et de la vie de Winnie Mandela. « Pour ce spectacle, nous avons pris pour points de départ des récits sur Winnie, une femme puissante qui s'est battue sans relâche et sans concession pour l'égalité et la liberté. Nous ne souhaitons pas donner une leçon d'Histoire, mais partager ces récits et par la même occasion la force qu'ils insufflent. Pour ce faire, nous nous inspirons de l'univers émotionnel de ceux que l'on a opprimés et de ceux qui ont voulu s'en dégager. Et nous explorons ce que nous pouvons apprendre aujourd'hui de la pugnacité qui caractérisait Winnie Madikizela Mandela. »

SCÈNE CRUCIALE #01

Denise Jannah engage le dialogue avec les ancêtres

Dans la tradition sud-africaine, les « sangoma » (des tradipraticiens sud-africains) occupent une place importante : ils mettent les gens en lien avec leurs ancêtres afin de mieux comprendre les traumatismes qui les troublent et de pouvoir les guérir. On peut comparer les paroles des sangoma à celles des oracles grecs : pas de réponses univoques, rien que des miettes qui peuvent diriger vers une piste. *Dear Winnie*, est en quelque sorte un voyage dans le temps. En engageant la conversation avec les ancêtres, le passé, le présent et l'avenir s'accordent. Les sangoma touchent des traumatismes anciens qui nécessitent une guérison, afin de réduire leur emprise sur le présent et d'en libérer l'avenir. L'un des ancêtres ramenés à la vie est Winnie Madikizela Mandela. Nous la rencontrons dans sa cellule lors de son isolement d'un an et demi. Pour dissiper la solitude, elle parle aux souris dans sa cellule. Que reste-t-il de l'image de soi quand les autres nous réduisent au rang de souris ? Cette même déshumanisation se produit malheureusement encore aujourd'hui et parcourt le spectacle comme un fil rouge.

SCÈNE CRUCIALE #02

« En tant que proche qui t'aime et aime ta famille, je te demande de présenter des excuses. »

Cette scène s'ouvre sur les paroles de l'archevêque sud-africain Desmond Tutu. À la fin du XXe siècle, il a dirigé la Commission sud-africaine de Vérité et Réconciliation et s'est adressé à Winnie avec ces mots : « En tant que proche qui t'aime et aime ta famille, je te demande de présenter des excuses. » De toutes les personnalités de haut rang de l'ANC, elle est la seule à avoir dû comparaître devant la Commission. On l'a ainsi placée aux côtés des responsables de l'apartheid, aux côtés des accusés, sans évoquer ses réalisations et son combat incessant pour l'égalité. Les propos de Desmond Tutu symbolisent la façon dont Winnie Mandela a été poussée du mauvais côté de l'Histoire. Elle a déclaré par la suite que si elle avait été un homme, elle n'aurait sans doute jamais dû comparaître devant la Commission. Tutu Puoane et Alesandra Seutin portent cette injustice et cette humiliation à la scène de façon monstrueuse. Elles remettent en question et déconstruisent les mécanismes de la stigmatisation. Quand est-on un héros ? Quand est-on un méchant ? La réalité n'est jamais aussi clairement tranchée. Cette scène laisse perplexe et c'est précisément cette

confusion qui constitue la quintessence du spectacle. Il n'y a pas une seule Afrique du Sud, c'est un pays aux visages multiples et aux paysages fabuleux, mais à l'histoire particulièrement brutale. Nous voulons montrer cette confusion sur scène – non seulement par le biais des récits que nous racontons, mais aussi par la façon de les interpréter, car cela fait partie intégrante de ce que signifiait vivre sous le régime de l'apartheid en Afrique du Sud. Nous revenons sur les sentiments que les opprimés éprouvaient à l'époque et les montrons dans toute leur brutalité.

SCÈNE CRUCIALE #03

L'assassinat de Stompie Seipei

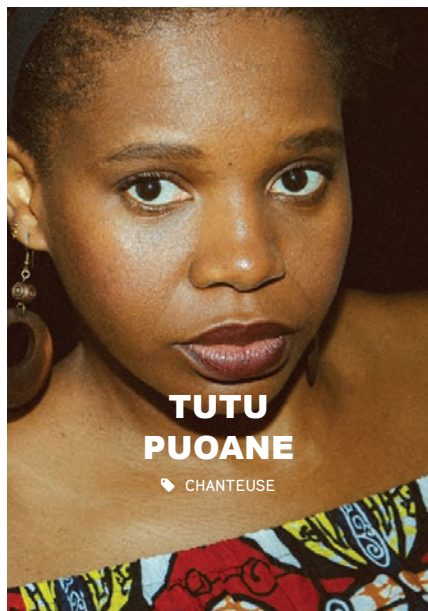
En 1988, Stompie Seipei, un jeune militant de l'ANC, est enlevé et assassiné parce que soupçonné d'être un indicateur pour le régime d'apartheid. Les assassins sont des jeunes qui font fonction de gardes du corps de Winnie Mandela, le tristement célèbre Mandela United Football Club. Winnie est accusée de complicité de meurtre. Plus tard, elle sera acquittée du meurtre, mais condamnée pour enlèvement du jeune homme. Récemment, la cinéaste française Pascale Lamche a réalisé un documentaire sur la vie de Winnie Mandela dans lequel elle tente de démontrer que le meurtre de Stompie Seipei a été manigancé par le service de Sécurité de l'État pour nuire à l'image de Winnie Mandela. Le régime avait enfermé Nelson Mandela, à présent il fallait aussi trouver un moyen de faire taire la voix de sa femme Winnie. Il n'empêche que beaucoup de gens se sont sentis abandonnés par elle lorsqu'elle a été impliquée dans le procès pour meurtre. Mais aussi lors de certains scandales de fraude et certaines absences soudaines, parfois inexplicables. Ces moments sont également abordés dans le spectacle quand les actrices lui demandent, presque en la suppliant : « Mère, où étais-tu ? ». Heureusement, Winnie a toujours refait surface. Outre Nelson Mandela et Desmond Tutu, elle a joué un rôle majeur dans la libération des citoyens noirs d'Afrique du Sud. Malgré de nombreux déboires, malgré plusieurs tentatives du régime de la diaboliser, malgré les années d'incarcération de son mari, elle a toujours continué à lutter sans concession pour l'égalité. Dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, certainement dans les townships, les gens voient « Mama Winnie » par-dessus tout comme une héroïne : une femme noire, combattante infatigable de la liberté que les hommes blancs du régime d'apartheid n'ont jamais réussi à intimider.

SCÈNE CRUCIALE #04

Saartjie Baartman

À la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, un Occidental a entraîné la Sud-Africaine Saartjie Baartman à travers L'Europe, comme une curiosité exotique. Il l'a exhibée comme un phénomène de foire et la foule la raillait et l'injuriait en raison de son apparence. Après sa mort, des parties du corps de la jeune femme ont été conservées dans le formol et également exhibées. D'une certaine façon, Winnie Mandela a aussi été exhibée et vilipendée : on l'a traitée de prostituée, de terroriste, de fraudeuse, de meurtrière... « Êtes-vous un être humain ? Sommes-nous des êtres humains ? » Il s'agit de questions importantes. Que s'infligent les êtres humains ? Dans cette scène, nous bouleversons le passé : non pas la femme noire, mais l'homme blanc est raillé et déshumanisé. Dans cette scène, nous montrons aussi la laideur de la crispation, un élément récurrent au cours du spectacle. Être faussement accusé(e), subir l'injustice, être déshumanisé(e)... On peut faire semblant de rester impassible, ne rien laisser transparaître de l'extérieur, mais à l'intérieur de soi, on meurt. Nous rendons cette crispation apparente et cela ne donne pas une belle image. Il s'agit d'une colère contenue contre ce qu'on a subi. À la fin de la scène, cette colère refoulée finit par éclater et se traduit en menace : « À mort Verwoerd, à mort le boer ! ».

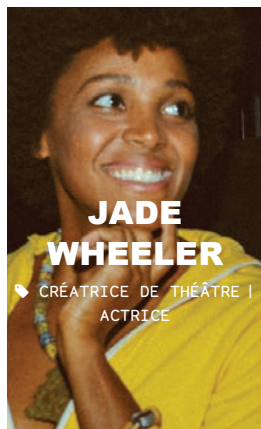
À PROPOS DES ACTRICES



« Je suis née en 1979 et j'ai grandi dans les townships de Pretoria. J'étais un enfant durant l'apartheid. C'était littéralement une guerre : gaz lacrymogène, affrontements avec la police, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir vécu dans la peur, je me sentais très protégée par ma mère. Lorsque l'apartheid a pris fin en 1994, les choses ont surtout changé sur le papier, mais pas dans la réalité quotidienne. Winnie Mandela voulait des changements tangibles, mais Nelson a beaucoup (trop) sacrifié pour la paix. Il y avait un accord : nous étions libres d'aller là où nous le souhaitions. Mais tout le pays appartenait encore aux mêmes personnes que sous l'apartheid ; à ceux qui nous ont volé notre pays. Par conséquent, la criminalité a perduré. On continue à commettre des crimes. L'Afrique du Sud n'a pas exorcisé le traumatisme et il continue donc à infuser. J'espère que les gens viendront au spectacle avec un esprit ouvert, même s'ils ont une vision tronquée de Winnie Mandela. Nous essayons de raconter l'histoire (moins évoquée) à partir de notre perspective et l'entremêlons à nos histoires et tragédies personnelles afin de créer un lien avec le présent et avec la lutte des femmes (noires) en général. »

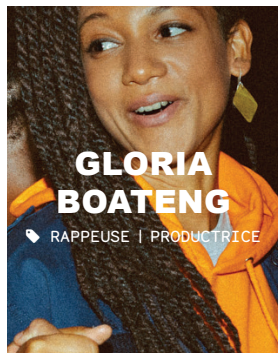
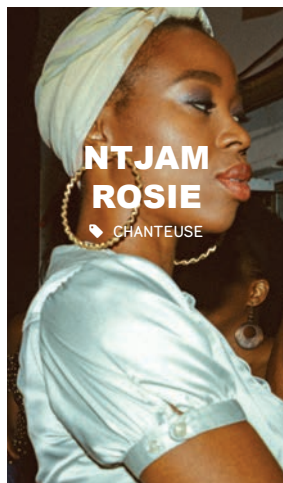
« Je suis née au Rwanda en 1995. Je suis arrivée en Belgique à l'âge de cinq ans. J'ai grandi dans une société blanche avec tous les obstacles que cela comporte. Étrangement, je ne me suis jamais sentie si consciente de mon "combat" et ce n'est qu'à présent que je prends lentement conscience de tout ce que j'ai refoulé. Je me sens Africaine et Européenne. Et encore davantage citoyenne du monde. Si on se considérait tous un peu plus comme citoyens du monde, le monde pourrait être tellement plus agréable. Créer ce spectacle avec ce groupe est une expérience formidable. Nous nous comprenons. Nous ressentons tellement nos histoires respectives, l'énergie, la force, la vulnérabilité... Je n'ai jamais vécu cela aussi intensément. Au théâtre et dans les productions télévisées, la femme noire se voit souvent attribuer des rôles très unidimensionnels : elle est soit la femme insolente, soit la femme noire en colère, soit la meilleure amie d'une femme blanche. La distribution étant entièrement noire cette fois, nous avons l'occasion de montrer bien plus d'aspects de nous-mêmes. »





« Dear Winnie étudie et célèbre les femmes de la diaspora africaine et leur fait la part belle en respectant ce que nous partageons et ce qui nous différencie. Moi, je suis originaire du Cap Vert et je peux affirmer : ceci est une expérience unique dans ma carrière. Junior (le metteur en scène) et Fikry (l'auteur) ne nous ont jamais dit : "Voici les personnages, voici le texte, allez l'apprendre." Au contraire, ils nous ont invitées à contribuer à la construction du récit. Ainsi, les textes ont évolué pendant les répétitions. C'est un processus complexe et intense. Bon nombre de femmes noires se débattent encore aujourd'hui contre les mêmes choses que celles que Winnie Mandela combattait. On se heurte encore et toujours à des étiquettes et des catégorisations, et cela vaut pour tout un chacun, quel que soit le groupe marginalisé auquel on appartient. Cette pièce est importante et captivante. Nous désignons les points névralgiques, tout ne peut pas toujours être beau et gentil. Ce que j'espère ardemment, c'est que les gens osent sortir de leur bulle et venir voir un spectacle qu'ils auraient normalement ignoré. Nous avons toujours plus tendance à ne consommer que ce qui correspond à notre propre petit univers. Je voudrais dire : C'est O.K., venez voir et laissez-vous entraîner. »

« Beaucoup de gens connaissent Winnie Mandela en tant que combattante de la liberté et femme de Nelson Mandela. Mais elle était aussi une mère, une femme de famille. Au cours de ces années turbulentes, elle a élevé seule ses filles, sans son mari à ses côtés. Ce côté doux, chaleureux et maternel de sa personne m'attire. Elle était une femme concernée par ses prochains : elle a commencé en tant qu'assistante sociale, elle a toujours trouvé important d'améliorer la situation des autres. Il n'est que logique qu'elle se soit engagée en politique par la suite. Nous la campons de différentes manières. Comme chaque être humain, elle avait de nombreuses facettes. Nous avons tous des personnalités complexes, aux multiples strates ; on n'est pas seulement mère ou actrice, ou la sœur de quelqu'un, on est toujours plusieurs choses. Même si Winnie était une femme courageuse, dure, déterminée, une combattante, elle avait aussi des aspects dans lesquels chacun peut se reconnaître. Chacun connaît des peines et des chagrins. Ce sont les aléas de la vie, plus dramatiques chez l'un que chez l'autre, mais en fin de compte, nous désirons tous la même chose : que nous et nos proches allions bien. Et que nous soyons libres et considérés comme des êtres humains, et pas comme inférieurs. »

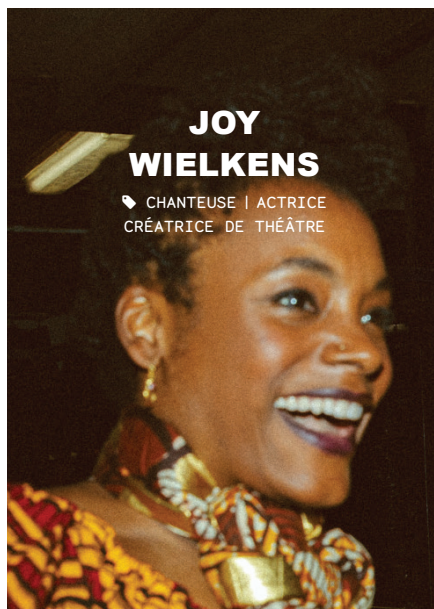


« J'ai grandi dans une famille d'accueil belge. Ma mère était malade et de ce fait, elle n'a pas pu s'occuper de moi. Pour certaines raisons juridiques, mon père ghanéen n'a pas pu obtenir la tutelle. Je l'ai rencontré pour la première fois il y a trois ans, bien qu'il se soit avéré qu'il a vécu toutes ces années à Amsterdam. À vrai dire, jusqu'à il y a peu, je ne me suis jamais réellement identifiée à mes racines africaines de manière consciente. Le processus de création de ce spectacle était très instructif pour moi, une leçon sur l'Afrique du Sud, sur l'apartheid, sur Winnie Mandela, j'ai découvert tout cela. Je suis à la fois en train de m'épanouir et de m'effondrer. Il se passe beaucoup de choses en moi... Le fait que je puisse participer à cette production est pour moi un rêve d'enfant qui se réalise. Je viens du monde du hip-hop, je suis productrice, *beatmaker* et rappeuse, mais je n'avais pas encore dansé et joué à un niveau professionnel précédemment. Maintenant bien ! Tous les matins, quand je me réveille, je me dis : waouh ! »



« Beaucoup doit être raconté, beaucoup doit être rectifié. Également ici aux Pays-Bas. Je ne peux bien sûr que m'insurger contre tout cela : injustice, apartheid, oppression de gens en raison de leur couleur de peau. C'est inscrit dans mon histoire surinamaïse, je descends en partie d'ancêtres réduits en esclavage, bon nombre de mes ancêtres ont été humiliés et dépossédés de leur dignité. Winnie Madikizela Mandela était la victime d'un système d'apartheid extrêmement habile et retors. L'éliminer littéralement aurait fait d'elle une martyre. L'outrage était plus efficace. Ce spectacle est un hommage à Winnie et tout ce qu'elle défendait. Et une réhabilitation ; sans elle, Nelson Mandela ne serait jamais devenu si important. Et finalement, on l'a écartée alors que c'est elle qui a tout mis en œuvre et veillé à ce qu'il ne soit pas oublié pendant sa détention. Elle a dû beaucoup endurer : maltraitance, exil, séparation de ses enfants. Mais rien n'a pu la briser. Nelson Mandela devait tellement à cette femme à laquelle il était marié, bien que leur vie conjugale n'ait pas représenté grand-chose. *"I was the most unmarried woman"* (J'étais la femme la plus non-mariée qui soit), a-t-elle un jour déclaré. »

« Je suis née à Amsterdam. Ma mère est surinamaïenne. Elle m'a transmis la notion que mon origine est une richesse : je connais les Pays-Bas, mais aussi une autre culture. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être désavantagée, mais bien de ne parfois pas être prise en considération. Une femme noire n'a pas priorité. Souvent, je suis la seule femme noire dans la classe, au café, dans une production, parfois, je suis même la "négresse de service". Bien que je ne l'aie jamais ressenti de la sorte, j'ai trop de talent pour être un faire-valoir. Mais partager la scène avec huit autres femmes noires est une telle autre sensation ! Nous sommes toutes totalement différentes. Le fait que nous soyons toutes des femmes noires est peut-être notre seul dénominateur commun. Mais pas des moindres : nous avons toutes vécu l'expérience d'être traitées comme matière négligeable dans ce monde. Ce ne sera pas un spectacle musical joyeux, je ne pense pas qu'après la fin quelqu'un dira : "Quel charmant club de femmes, comme elles chantent et dansent bien !". J'espère que les gens seront touchés au plus profond d'eux-mêmes et ressentiront ce sur quoi porte la lutte. »





« Je crée la chorégraphie pour le spectacle ou plus précisément : je consolide la mise en scène de Junior par le mouvement. Mon travail est toujours socio-politique, donc je me sens parfaitement à ma place dans cette production. Et je me sens naturellement liée à Winnie Mandela ; elle est une femme, comme moi, elle est sud-africaine, comme ma mère. Ma famille fait partie des "Zoulous qui ont fui" ; ils se sont eux-mêmes exilés vers le Malawi et le Zimbabwe où je suis née. J'ai grandi à Bruxelles et mon père est belge. Je me définis comme une "Afropéenne" ; en Afrique, on me considère comme une Européenne, en Europe, je suis une Africaine. Mais au fond, je suis les deux, dans les deux mondes. C'est une merveilleuse hybridité que j'embrasse. C'est bien que, pour une fois, la femme noire soit propulsée sur le devant de la scène, une position qu'elle n'occupe pas souvent. D'ailleurs, la pièce ne parle pas uniquement de Winnie Mandela. Nous tentons d'incarner ses récits à la faveur de nos expériences personnelles. Il est question de la vie actuelle, d'injustice, de pouvoir, de violence, de désespoir, de vulnérabilité et de résilience. Beaucoup de gens pourront s'y reconnaître et être touchés. »

« Les répétitions étaient vraiment dingues. On est vraiment face à soi-même, un coup on rit, un coup on pleure, parfois on se fâche : ce sont des montagnes russes, un camp d'entraînement émotionnel. Je suis née et j'ai grandi à Bruxelles. Ma famille est originaire du Congo, mais je n'y suis jamais allée. D'ailleurs, je ne dis presque jamais que je suis congolaise parce que je sens qu'on me colle d'emblée une étiquette. En soi, je crois que le corps physique est une expression de l'âme et je suis fière de mon origine, mais à un niveau plus profond ce n'est pas important ; nous sommes tous et toutes simplement des individus et nous vivons tous et toutes cette vie. Cette production le révèle très clairement : nous sommes neuf femmes noires sur scène, mais à la fois tellement diverses ! Et au sein de nos individualités, il y a aussi beaucoup de diversité. Toutes les facettes sont abordées. Je suis très curieuse de voir comment les gens vont réagir. J'espère que le spectacle aura un impact et offrira matière à réflexion. »



À PROPOS DES CRÉATEURS

Jr.cE.sA.r

Le metteur en scène Junior Mthombeni, l'écrivain Fikry El Azzouzi et le compositeur Cesar Janssens forment depuis quelques années la compagnie de théâtre tricéphale Jr.cE.sA.r. qui doit sa renommée, entre autres, aux spectacles à succès *Malcolm X* et *Drarrie in de Nacht*.

Avec des acteurs (internationaux) de haut niveau, ils manient un langage théâtral poétique, bien à eux et qui reflète le contexte actuel de la diversité urbaine en Europe. Ils brossent, entre autres, des portraits de personnalités inspirantes qui ont attiré l'attention sur les structures et les phénomènes sociaux. En tant qu'autodidactes, ils travaillent de manière fragmentée autour de thèmes inhérents à la ville contemporaine super-diverse. Leurs spectacles regorgent d'images, de musique, de chant, de danse, de sensations et d'éléments de différentes cultures et conceptions du monde qui invitent le public à vivre la beauté et les paradoxes de la dure réalité.



Fikry El Azzouzi est auteur, connu pour ses billets, e.a dans *De Morgen* et *De Standaard*, ses romans et ses textes de théâtre. Son premier roman, *Het Schapenfeest*, publié en 2010, a été accueilli avec beaucoup d'éloges. En 2014 suit le roman *Drarrie in de nacht*, traduit en plusieurs langues et sélectionné pour le prix littéraire néerlandais Gouden Uil. En Allemagne, *Drarrie in de nacht* est un véritable succès de librairie et la traduction en espagnol a été reçue avec enthousiasme en Amérique latine. Son roman *Alleen Zij* (2016) est le dernier volet de la trilogie entamée avec *Het Schapenfeest* et suivie de *Drarrie in de nacht*. Son dernier roman *De Beloning* a été publié en 2019. Entre-temps, El Azzouzi a écrit une dizaine de spectacles de théâtre, dont *Ildele dagen* qui lui a valu le Prix d'auteur des Arts de la scène. Pour son texte de théâtre *Reizen Jihad* et son roman *Drarrie in de nacht*, El Azzouzi s'est vu décerner en 2015 le Prix Arche de la Parole libre. Avec sa compagnie Jr.cE.sA.r, il a participé à la création de *Malcolm X* – un spectacle dont il est dit qu'il aura marqué l'histoire du théâtre – et à la pièce *Drarrie in de nacht*, une adaptation éponyme de son livre.

César Janssens est un multi-instrumentiste et compositeur autodidacte qui fait partie de la fine fleur musicale belge. Le premier groupe avec lequel il a joué, The Kids, a acquis une renommée internationale. Il a longtemps été le batteur attiré de Raymond van het Groenewoud, a joué comme musicien de studio et a accompagné un grand nombre d'artistes en public (Roland, Helmut Lotti, Bart Peeters, Kommil Foo, Ronny Mosuse...). Dans le monde du théâtre, il a surpris avec des compositions singulières et des paysages sonores créés pour, entre autres, *Reizen Jihad* (Sincollectief) et *Hannibal* (t.arsenaal Mechelen). Avec Junior Mthombeni et Fikry El Azzouzi, il forme le collectif Jr.cE.sA.r avec lequel y créa *Malcolm X*, *Drarrie in de nacht* et *Dear Winnie*.



Junior Mthombeni est créateur de théâtre, acteur et musicien. Ces dernières années, il s'est fait remarquer, tout d'abord en tant que directeur artistique du SINcollectief avec lequel il a créé des spectacles unanimement applaudis, comme *Troost* (avec le collectif de hip-hop NoMoBs), *Rumble in da Jungle* et *Reizen Jihad*. Ensuite, en tant que créateur dans le collectif Jr.cE.sA.r avec Fikry El Azzouzi et Cesar Janssens. Ensemble, ils ont réalisé les spectacles à succès *Malcolm X* ("du jamais vu dans l'histoire du théâtre flamand" - De Standaard) et *Drarrie in de Nacht* ("une bombe à fragmentations", également dans De Standaard). Il a mis en scène, avec le directeur artistique du KVS, Michael De Cock, l'adaptation de Brel de *L'Homme de La Mancha* d'après le roman Don Quichotte de Miguel de Cervantes. Ce spectacle a aussi été accueilli avec enthousiasme : "C'est de la bombe. Une mise en scène explosive qui tient jusqu'au bout. C'est inattendu, c'est poétique, et avec une finale magistrale", selon la RTBF. Ses mises en scène proposent une interprétation théâtrale de sujets brûlants de l'actualité (p.ex. des personnes parties combattre en Syrie, des jeunes désœuvrés qui traînent dans les rues), mais analysent aussi bien la signification contemporaine de personnages inspirants, de mouvements et d'événements du passé (récent), comme *Malcolm X* et *Winnie Mandela*. Avec une distribution pluri-ethnique, Mthombeni saisit le contexte métropolitain et le transpose dans du théâtre musical contemporain influencé par les arts urbains et des traditions musicales des quatre coins du monde. Très jeune déjà, Junior Mthombeni s'est produit sur scène en tant que musicien, chanteur et acteur. Il a travaillé, entre autres, avec Tone Brulin au KNS, avec Alida Neslo à De Nieuw Amsterdam, et a joué des années durant avec des groupes comme Afrobeat Association, El Tattoo Del Tigre, African Jazz Pioneers et les Internationals.

UNE GRANDE RAGE AGAINST THE APARTHEID

De Morgen - 24.01.2020

L'ode à Winnie Mandela de cette distribution composée de neuf femmes ne recevra pas un accueil favorable unanime. Mais qui est disposé à se laisser porter par ces récits personnels assiste à du théâtre particulièrement vital.

« Ne fais pas peur à ces blancs », dit l'une des actrices en plaisantant au début du spectacle Dear Winnie,. Ce n'est qu'une demi-plaisanterie et une demi-déclaration d'intention : ce spectacle présente quelques aspérités, quelques angles qui n'ont pas été arrondis. Que la combattante anti-apartheid Winnie Mandela, à qui l'on attribue des liens avec des pratiques de torture et d'assassinat, soit présentée sous un jour extrêmement positif dans ce spectacle choquera beaucoup de gens.

Néanmoins, ce serait aller vite en besogne que de voir dans ce spectacle une « célébration » ou de la « propagande ». Le metteur en scène Junior Mthombeni et sa distribution ne tentent pas de réécrire l'Histoire et ne prétendent pas composer une biographie complète, mais puisent dans leurs propres expériences pour définir Winnie Mandela comme une femme noire qui a défendu l'égalité.

Il s'agit d'une vision radicalement différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés ici en Occident, mais avec beaucoup de panache, les créateurs de Dear Winnie, revendiquent le droit de proclamer haut et fort cette vision. Par moments, ils le font à travers des récits personnels émouvants, à d'autres moments, cela se déroule dans des scènes douloureuses, plus dérangeantes.

Tout dans ce spectacle nous fait sentir à quel point il est important pour ces femmes. Ce n'est pas une adaptation de Shakespeare pour laquelle les acteurs ont consciencieusement appris leur texte par cœur, mais un exorcisme, un règlement de compte personnel avec les

préjugés et la discrimination. Les différentes actrices choisissent chacune leur propre manière de s'exprimer : il y a la danse de la chorégraphe Alesandra Seutin, il y a les raps furieux de Gloria Boateng, qui postule pour devenir chanteuse du groupe Rage Against The Machine. N'hésitez pas à qualifier Dear Winnie, de deux heures de Rage Against The Apartheid.



Le sturm-und-drang sans concession du spectacle piétine assez vite toute forme de nuance. Mais en même temps, cela donne lieu à du théâtre urgent, parfois douloureux, dont on ne peut détourner le regard, même si on en a parfois envie.

À voir jusqu'au 1er février au KVS, à Bruxelles. Ensuite en tournée.



Neuf femmes empoignent cette figure tutélaire pour retracer le parcours de la passionaria sud-africaine. © DR

Winnie Mandela, une passionaria qui dérange

Le KVS donne la voix à une diaspora africaine qui redessine les contours de son identité. Troublant, impétueux, politique et poétique.

CATHERINE MAKEREEL

Pourquoi, dans l'imaginaire collectif, Che Guevara est-il devenu une figure romantique de la révolte, alors que Winnie Mandela a laissé le souvenir d'une folle extrémiste, avide de pouvoir, les mains tachées de sang, à l'image d'une Lady Macbeth ? Les deux ont pourtant lutté contre des oppresseurs, dans des contextes différents mais avec une même intransigeance. L'un a aujourd'hui son effigie sur les t-shirts des adolescents tandis que l'autre apparaît comme un repoussoir, à l'opposé de son saint d'ex-mari. Autant dire que *Dear Winnie*, mis en scène par Junior Mthombeni, avance en terrain miné.

En réhabilitant la dirigeante de l'African National Congress (ANC), ce spectacle porte la voix d'une diaspora féminine africaine qui voit en Winnie Mandela la Mère de toutes leurs luttes. Issues d'Afrique du Sud mais aussi du Congo, du Rwanda, de Belgique ou des Pays-Bas, neuf femmes empoignent cette figure tutélaire pour retracer le parcours de la passionaria sud-africaine tout en questionnant leur propre héritage multiculturel. Dans un magma de danse, de chants de lutte, de prises de paroles politiques ou poétiques, ces femmes invoquent les esprits des ancêtres et de Winnie pour interroger le passé et le présent. Lucides, elles n'éludent d'ailleurs pas la radicalité et les faces plus obscures de leur « Mamma ». « Winnie n'est pas une sainte, elle est une femme qui a vécu dans un monde d'hommes blancs suprémacistes », précise, en avant-propos, le

metteur en scène Junior Mthombeni, dont le père était membre de l'ANC.

Si Winnie Mandela a, à ce point, dérangé ses contemporains, c'est qu'elle n'a pas voulu tirer un trait sur les exactions du passé tout en jetant un regard critique sur le mythe naïf de la « nation arc-en-ciel » réconciliée. « Il n'y a pas de noir dans les couleurs de l'arc-en-ciel », fera-t-elle justement remarquer. Comme Louise Michel ou Dolores Ibárruri Gómez, la Pasionaria, c'est parce qu'elle était une femme que son obstination a tant gêné. C'est sans doute pour cela aussi qu'elle est aujourd'hui brandie comme symbole par une diaspora féminine africaine engagée dans des combats loin d'être résolus.

Une explosion d'énergie

Contrairement à tant de spectacles documentaires actuels qui livrent des démonstrations didactiques sur des sujets comme les migrants ou la prostitution, *Dear Winnie*, ose une forme éclatée, une explosion d'énergie, d'impressions, un récit non linéaire qui orchestre des tableaux troublants comme ce mur de vêtements qui, emportés par le vent, échouent sur le plateau, évocation de toutes ces âmes tombées au cours de la lutte. Ou encore cette inversion des rôles provocatrice pour rappeler le sort abject réservé à Saartjie Baartman, connue comme la Vénus hottentote, qui fut exhibée comme un phénomène de foire à travers toute l'Europe.

Tout ne sera pas forcément clair aux non-spécialistes de l'histoire sud-africaine, mais le spectacle a le mérite de nous confronter à un point de vue rebelle, loin du consensus occidental. Certains lui reprocheront de faire l'apologie d'une figure que la violence n'effrayait pas (à l'image du Che) mais il fait surtout le portrait d'une femme qui a continué à dire non, quand les hommes, fatigués, ont préféré transiger.

Jusqu'au 1^{er} février au KVS (Bruxelles). Du 6 au 8 octobre au Théâtre de Liège.

UNE FÊTE COMBATIVE POUR WINNIE

Filip Tielens, De Standaard - 24.01.2020

Combattante iconique de la liberté ou communiste corrompue ? Il y a peu de personnages sur qui les avis sont aussi divergents que Winnie Madikizela-Mandela. Elle reste une source d'espoir et de résistance pour la diaspora africaine du monde entier. Le KVS lui rend hommage à travers un spectacle total et étourdissant. Give it up for Mama Winnie!

La scène d'ouverture de Dear Winnie, donne d'emblée le ton. Winnie Mandela en femme âgée, incarnée par Denise Jannah. À côté d'elle, Tutu Puoane et Alesandra Seutin qui parodient, au ralenti, l'archevêque sud-africain Desmond Tutu. Lors des audiences de la Commission de Vérité et de Réconciliation, ce dernier a vanté les années de lutte contre l'apartheid qu'a menées Winnie Mandela, mais il l'a par ailleurs conjurée de présenter des excuses pour ses fautes. « Tu n'as pas idée à quel point ton prestige s'accroîtrait si tu prononçais les paroles "je m'excuse" ».

Pour Winnie Mandela, c'était l'humiliation ultime. Comment était-il possible que précisément elle, qui a mené des décennies durant le mouvement de résistance dans les rues de Soweto, en tête de cortège, le poing levé, alors que ses compagnons d'armes séjournaient en exil à l'étranger, elle, qui s'est battue vingt-sept ans durant pour la libération de son mari, Nelson Mandela, doive à présent faire acte de contrition et avouer ses torts en tant qu'unique membre éminente de l'ANC et unique femme, à côté de ses ennemis jurés du régime d'apartheid ?

PAS UNE BIOGRAPHIE

Cet affront a rendu « la mère de la nation » amère jusqu'à sa mort en 2018 apprend-on dans un documentaire sur Winnie Mandela, dont la réalisatrice, Pascale Lamche, vise le même objectif que le metteur en scène Junior Mthombeni, l'auteur Fikry El Azzouzi et le musicien Cesar Janssens avec leur spectacle musical Dear Winnie. Eux aussi souhaitent offrir une autre perspective sur Winnie Mandela dont l'image et l'héritage ont trop longtemps été déterminés par ses détracteurs aussi bien au sein du régime d'apartheid que de l'ANC (qui préférait le personnage réconciliateur de Nelson à la plus radicale Winnie).

De même que le documentaire de Lamche, Dear Winnie, s'est vu reprocher dans certaines critiques publiées aux Pays-Bas (la pièce est une coproduction du KVS et du Noord Nederlands Toneel et la tournée a commencé chez nos voisins du nord) d'en avoir fait une épopée peu critique à la limite de la propagande. Le spectacle fait l'impasse sur les affaires de fraudes dans lesquelles Winnie Mandela a été mise en cause. Il mentionne cependant, fût-ce brièvement, son implication prétendue dans l'enlèvement (pour lequel elle a été condamnée) et l'assassinat (pour lequel elle a été acquittée) par ses gardes du corps de l'adolescent de quatorze ans, Stompie Seipei.

KILL THE BOER!

Mais Dear Winnie, n'est pas une biographie théâtrale qui raconte la vie de A à Z – ce que n'était d'ailleurs pas non plus le spectacle précédent des créateurs, Malcolm X en 2016. Qui ne sait pas grand-chose à propos de Winnie Mandela ressort avec plus de questions que de réponses, mais stimulé, car ce spectacle démontre avec force à quel point « Mama Winnie » ne demeure pas seulement une héroïne dans les townships sud-africains, mais aussi une source d'espoir, de résistance et de liens pour la diaspora africaine dans le monde.

Et surtout pour les femmes noires, comme les neuf actrices de Dear Winnie. La seule d'entre elles à avoir des origines sud-africaines est Tutu Puoane. Les autres femmes noires, âgées de 24 à 62 ans, sont originaires du Rwanda au Suriname. Collectivement, cet ensemble très talentueux rend aussi bien hommage à « Mama Winnie » qu'à leurs racines africaines par le biais du texte, du chant, de la danse et du rap. En zoulou, en anglais et en néerlandais.

Puoane, en treillis militaire est la cheffe d'orchestre de la troupe. C'est elle qui lance les chants guerriers, dont le controversé Kill the boer, kill Verwoerd! – Hendrik Verwoerd étant un ancien Premier ministre d'Afrique du Sud et l'architecte de l'apartheid. Mais les femmes racontent tout aussi bien leur propre militantisme (Fuck you Sinterklaasje) et fustige le fait que quelque chose n'est considéré comme raciste qu'à partir du moment où des blancs privilégiés le considèrent aussi en tant que tel.

MACHINES MUSICALES

Elles se plaisent à revenir sur des clichés. Pensez à la scène dans laquelle Cesar Janssens (le vieil homme blanc) est exhibé à moitié nu comme une attraction et se fait insulter, à l'instar de Saartjie Baartman (la jeune femme noire) en Europe, à la fin du XVIIIe siècle. Ce même Janssens a aussi créé de surprenantes machines musicales, comme des instruments à vent aux différents tons ou une roue composée de bottes de soldats qui marchent en rythme et qu'il nous fait entendre avec beaucoup de sagacité dans la scène de la révolte des lycéens à Soweto en 1976 (contre l'instauration de l'Afrikaans comme langue de l'enseignement) et sa répression sanglante.

Tout cela fait de Dear Winnie, un collage fragmenté et lui confère une atmosphère particulière dans laquelle la transversalité des expressions artistiques est impressionnante. Si chaque scène de ce flux d'images de deux heures n'est pas aussi rémanente et que par moments, on manque de contexte pour déchiffrer toutes les strates de signification, ce spectacle est un rituel particulièrement entraînant lors duquel le plateau déborde de vie et de combativité.

Quand, lors du bis, les Sud-Africains dans la salle se joignent aux chants des actrices, on ne peut pas retentir ses larmes. Amandla? Awethu!



TUTU PUOANE ET JUNIOR MTHOMBENI RENDENT HOMMAGE À WINNIE MANDELA

« EST-CE À DES CRITIQUES BLANCS DE DÉCIDER CE QUE NOUS SOMMES AUTORISÉS À DIRE SUR NOTRE PROPRE HISTOIRE ? »

Ann-Sofie Dekeyser - De Standaard, 25.01.2020

Pourquoi Che Guevara est-il un héros et Winnie Mandela le diable incarné ? C'est la question que s'est posée le metteur en scène Junior Mthombeni. Dear Winnie prend pour point de départ une lettre que son père a adressée à Winnie Mandela.

La chanteuse de jazz Tutu Puoane est l'une des neuf femmes sur scène. « Ce projet a rouvert d'anciennes blessures. J'ai pris conscience qu'il me faut consulter un thérapeute. »

Qu'obtient-on lorsque neuf femmes noires de la diaspora africaine revendiquent la scène dans un spectacle mis en scène par le fils flamand d'un combattant anti-apartheid sud-africain, sur un texte du Belge d'origine marocaine Fikry El Azzouzi, accompagné de musique interprétée sur des instruments étranges inventés par l'enfant prodige de la musique, Cesar Janssens ?

Dans le cas de Dear Winnie, on obtient une rébellion artistique, un spectacle total qui déborde de puissance et d'énergie. Des « sœurs » qui lèvent le poing en récitant de la poésie slam, dansant du hip-hop et chantant des chants grégoriens. Du fond de la scène, le metteur en scène Junior Mthombeni (47 ans) joue des percussions. Il s'est rendu invisible dans des vêtements noirs, y compris un sweat à capuche. Les projecteurs sont braqués sur les neuf femmes. Parmi elles, la chanteuse de jazz Tutu Puoane (40 ans), qui joue à présent du théâtre.

Le spectacle commence par une sangoma, une guérisseuse traditionnelle d'Afrique du Sud qui rétablit le contact entre les vivants et leurs ancêtres. C'est ainsi qu'est convoquée Winnie Mandela. Voilà qui a provoqué beaucoup d'émotions lors des répétitions. Les créateurs faisaient soudain face à leur propre histoire. « Ce n'est pas juste interpréter une pièce de théâtre ce que nous faisons ici. Cela rouvre d'anciennes blessures. » Et à présent, il en va de même pour le public. La réhabilitation d'une héroïne déchue suscite à la fois ovations et anathèmes.

Pourquoi faire un spectacle sur Winnie Mandela ?

MTHOMBENI: « C'est lié au décès de mon père, il y a quelques années. Il était un combattant de l'ANC. Je me sentais prêt à rendre hommage à son passé. Je n'aurais pas pu le faire tant qu'il était vivant, j'aurais ressenti trop de pression de sa part. Mais Dear Winnie est bien plus qu'une histoire personnelle. Je regarde la désintégration de notre

société aujourd'hui, la droitisation, la diabolisation des dissidents. Et je vois en Winnie Mandela un exemple, une figure de proue qui nous donne la force de survivre dans cette jungle. »

PUOANE : « Winnie est une source d'inspiration pour moi, parce qu'elle est le summum de la conviction et de la persévérance. Elle connaissait sa vérité et n'a jamais abandonné. Dans des documentaires, j'ai vu la façon dont elle a affirmé dans les années 60, alors qu'elle était encore une jeune femme et que Nelson était en prison, qu'il dirigerait ce pays. On voit la conviction dans ses yeux. Sa vérité était que le peuple d'Afrique du Sud serait libéré. Et elle a tout mis en œuvre pour y parvenir. Ce projet m'apprend à regarder ma propre vérité et à ne rien en perdre. Stick to your truth. Mener sa vie en fonction de l'objectif qu'on s'est fixé. Et ne laisser personne nous détourner de notre chemin. »

LE SUPPLICE DU COLLIER

« Faire un spectacle sur une meurtrière raciste, il faut oser ! » « Honte à vous... Revoyez votre histoire. » « Powered by Goodyear? Ou est-ce Uniroyal qui sponsorise, ou Pirelli ? » « J'espère qu'en guise d'applaudissements vous recevrez des œufs pourris. Cela convient à l'odeur criminelle que vous répandez. »

Voici juste quelques-unes des invectives que les actrices ont reçues sur Twitter. Certains agents des performeuses ont reçu des menaces téléphoniques et des maisons de la culture ont été contactées avec le message de refuser le spectacle.

« Elle est ma mère », disent les performeuses de Dear Winnie. Mais l'image de « Mama Winnie » est ternie. Au mieux, elle n'est que « la femme de », au pire, Winnie Madikizela-Mandela est dépeinte comme fraudeuse, décadente, alcoolique, avide de pouvoir et une meurtrière impitoyable. L'assassinat du jeune Stompie Seipei, un militant de l'ANC âgé de quatorze ans lui est surtout resté collé à la peau. On a dit qu'elle en avait donné l'ordre. Elle a été condamnée pour enlèvement, mais pas pour meurtre. Il n'y avait aucune preuve contre elle. Les marques de fabricants de pneus dans les accusations sur Twitter font référence aux meurtres par supplice du collier qui ont fait des centaines de victimes. Les noirs soupçonnés d'avoir des liens avec le régime de l'apartheid étaient punis de la sorte : on leur glissait

autour du cou un pneu de voiture rempli d'essence auquel on mettait le feu. Winnie ne s'est pas opposée à cette pratique. Lors d'un rassemblement en 1986, elle a déclaré : « Nous n'avons pas d'armes. Nous n'avons que des pierres, des boîtes d'allumettes et de l'essence. Ensemble, main dans la main, avec nos allumettes et nos colliers, nous allons libérer notre pays. » Et il y avait les membres du Mandela United Football Club, pas si passionnés de foot, mais qui faisaient office de gardes du corps et d'hommes de main de Winnie Mandela. Sans parler d'un scandale de fraude et de ses aventures extraconjugales.

Dans le documentaire de Pascale Lamche, Winnie, sorti il y a trois ans, la réalisatrice affirme que Winnie Mandela a été la cible d'une conspiration. Stratcom, la société de relations publiques du régime de l'apartheid, a reçu l'ordre de nuire à sa réputation. Vic McPherson, qui a dirigé l'opération, l'admet dans le film. Il aurait travaillé avec une quarantaine de journalistes à ternir l'image de Winnie dans la presse. Nelson Mandela est entré dans les annales comme un saint, son ex-femme comme un diable.

Le spectacle est-il un hommage ?

MTHOMBENI : « Une réhabilitation. Nous ne prétendons pas qu'elle était une sainte, nous montrons comment elle est devenue qui elle était. Elle était victime d'un régime raciste et fasciste. N'oubliez pas qu'elle a agi en temps de guerre. Elle a été humiliée, trahie, assignée à résidence, torturée, bannie pendant dix ans dans un lieu éloigné, séparée de ses enfants et enfermée à l'isolement pendant un an et demi. »

PUOANE : « Elle s'est chaque fois relevée et a poursuivi son combat. Alors que les hommes de l'ANC étaient soit en prison, soit en fuite ou en exil, Winnie se rendait à Soweto et se tenait au milieu des émeutes. Elle s'adressait à la foule le poing levé, au risque de sa propre vie. Sans Winnie, il n'y aurait pas eu de Nelson. C'est elle qui a maintenu son nom et la lutte contre l'apartheid sous les projecteurs pendant qu'il était en prison 27 ans durant. »

Parmi les critiques, certains sont dithyrambiques, mais d'autres considèrent Dear Winnie comme une célébration unilatérale. Du militantisme.

MTHOMBENI : « La haine envers Winnie est grande. Stratcom a grandement atteint son objectif. Nous la présentons sous un autre jour et utilisons un langage différent, qui ne part pas d'une pensée eurocentrée. Lorsque j'entends les commentaires aux Pays-Bas, j'ai l'impression que Frederik Willem de Klerk (le dernier président blanc d'Afrique du Sud, ndr) et Jan van Riebeeck (celui que les Sud-Africains blancs d'origine néerlandaise considèrent comme le fondateur de "leur" Afrique du Sud, ndr) étaient dans le public. Ce n'est pas pour rien que le seul mot néerlandais connu dans le monde entier soit celui d'apartheid. Les critiques ont le droit d'écrire ce qu'ils veulent, mais cette critique est paternaliste. Est-ce à eux de décider ce que nous sommes

autorisés à dire sur notre propre histoire ? Sérieusement ? En sommes-nous toujours là ? »

PUOANE : « Oh oui, nous en sommes toujours là. Hashtag #HommesBlancsDétermineTout. Et en un clin d'œil, on nous colle l'étiquette d'angry black women (femmes noires en colère) ».

Quel effet cela fait-il de partager la scène avec huit autres femmes de la diaspora africaine ?

PUOANE : « Énorme. Je ne me rendais pas compte que j'en avais besoin jusqu'à ce que nous le fassions. J'ai quitté l'Afrique du Sud, je suis venue en Europe et ici, tout est blanc – ce qui est normal. Je suis très reconnaissante de la vie agréable que je mène ici, mais je suis constamment entourée de gens qui ne me ressemblent pas. Pendant les répétitions, j'ai eu le sentiment de rentrer chez moi, un sentiment dont je n'avais pas conscience qu'il me manquait. Après plus d'une décennie ici, je commence enfin à trouver mon clan. Cela me donne la liberté de pouvoir être réellement qui je suis. Entre nous, il y a un lien dont les mots pour le décrire me font défaut. Nous avons pleuré ensemble. Nous menons toutes une bonne vie, nous sommes en bonne santé, nous gagnons de l'argent, mais chacune de nous ressent toujours un sentiment de solitude. »

Comment l'apartheid a-t-il affecté votre vie ?

PUOANE : « J'ai grandi à Mamelodi, un township près de Pretoria, sous le régime d'apartheid. C'était la guerre, il y avait une violence constante, on lançait parfois du gaz lacrymogène dans notre école, mais je ne me souviens pas avoir eu vraiment peur. Même si on se dispersait chaque fois qu'on voyait mellow yellow, un de ces fourgons de police jaunes.

La seule fois où j'ai vraiment été affectée personnellement, je devais avoir dix ans. J'avais été sélectionnée pour suivre des cours de ballet en ville. Je me suis entraînée intensément et j'étais en extase quand j'ai appris que nous allions nous produire en Turquie. Au tout dernier moment, on nous a informées que le projet n'aurait pas lieu, parce qu'il n'y avait pas assez d'argent. Devinez pour qui il n'y avait pas d'argent ? Toutes les quinze filles blanches sont parties, les trois filles noires ont dû rester à la maison.

À l'époque, je me suis dit, bon, eh bien, c'est comme ça. Mais pendant les répétitions de Dear Winnie, nous avons fait des exercices de ballet et j'ai été submergée d'émotion. Ce n'est que maintenant que je prends conscience de l'impact profond que ces choses ont sur moi. Des aspects de ma vie sont déterminés par ce traumatisme. L'un d'entre eux est que je ne parle pas le néerlandais, ou du moins pas assez pour quelqu'un qui vit ici depuis seize ans. Pour moi, le néerlandais est le père et la mère de l'afrikaans, la langue de l'oppresseur, dans laquelle des gens qui me détestaient me dispensaient leur enseignement. S'il était une chose que je pouvais faire pour me rebeller contre l'apartheid, c'était de ne plus jamais parler afrikaans après l'école. Cette langue n'allait pas me faire avancer d'un millimètre

dans la vie. Jamais au grand jamais je n'allais mettre les pieds aux Pays-Bas. Pensaï-je !

Quand je repense à moi vers treize ans, je vois une adolescente qui voulait se suicider. Le ton sur lequel ces enseignantes criaient : "Vous, les filles noires, la ferme !" Leur répugnance résonnait à travers l'injonction... Désolée, là, je vous utilise comme thérapeute ! »

MTHOMBENI : « Je suis né à Malines, mais l'apartheid a déterminé une grande partie de ma vie. Mon père était membre de l'ANC et voulait s'engager dans la lutte armée. Il est parti d'Afrique du Sud rejoindre un camp d'entraînement au Kenya. Il s'est disputé avec le chef du camp, qui était corrompu. C'est pour cela qu'il a écrit une lettre à Winnie Mandela. Cette lettre a été interceptée et diffusée dans la presse blanche pour donner une mauvaise image de l'ANC. Pendant tout ce temps, mon père était surveillé, il a dû s'enfuir en 1965. L'ANC lui a ordonné d'aller en Europe et de devenir leur porte-parole. Il s'est retrouvé à Malines et notre famille n'a fait que manifester et se rendre dans des universités et des écoles pour exposer la situation en Afrique du Sud. Nous étions considérés comme une famille de terroristes ».

Que signifie pour un enfant le fait que ses parents soient qualifiés de terroristes ?

MTHOMBENI : « Comme le dit Tutu, on vit tout simplement, comme si c'était normal, on n'a pas d'autre cadre de référence. Même s'il fut un temps où je ne pouvais plus entendre le mot "Afrique du Sud". Adolescent, quand je faisais appel à mon père parce que j'avais un problème, sa réaction était invariablement : "Tu ne sais pas ce que c'est un problème. Je vais te dire, moi, ce que c'est un problème." »

PUOANE : « Chez nous non plus, il n'y avait pas beaucoup de place pour des émotions. J'avais deux ans quand mes parents ont divorcé. Mon père a soudain décidé d'également divorcer de ses enfants. Ma mère nous a élevés seule mon frère et moi. J'ai toujours sous-estimé à quel point cela a dû être dur et lourd pour elle d'être une mère noire célibataire en Afrique du Sud. »

MTHOMBENI : « Notre père ne savait pas comment communiquer avec un enfant, il n'avait jamais eu d'exemple. Quand je pense aujourd'hui à mon père, je vois un jeune homme de dix-neuf ans qui fuit son pays, laissant ses trois enfants derrière lui. "Vous au moins, vous m'avez encore", me disait-il souvent, "là-bas, il y en a trois autres qui ne savent même pas que j'existe." Il était rongé de culpabilité. Et puis, il a appris que ses trois enfants étaient morts. Comment supporter une telle chose ? Après leur mort, j'ai vu mon père se convulser, au sens propre et figuré. Cette convulsion, cette douleur intérieure indicible, revient souvent dans mon travail. »

LA MORT EST MORTE DE FATIGUE

Le township de Mamelodi, où grandit Tutu Puoane, a une scène de jazz très vivante. La jeune Tutu est tout

ouïe et absorbe avidement la musique. À dix-huit ans, elle ne sait pas lire la musique, mais elle tente sa chance à l'Université du Cap. Elle suit une formation de chant et de jazz. Frappé par son talent exceptionnel, le pianiste néerlandais Jack van Poll lui arrange une bourse d'études et l'emmène à La Haye. À 23 ans, elle s'envole pour le pays où elle avait juré de ne jamais mettre les pieds. Elle y rencontre un jeune homme flamand, le pianiste Ewout Pierreux. Ils ont des atomes crochus, tant sur le plan musical qu'affectif, et les deux s'installent à Anvers. Avec sa voix cristalline, Puoane bâtit une carrière internationale.

« Ma voix est mon passeport. J'étais coincée dans un petit monde et n'avais personne à admirer. Maintenant, je peux voir le monde entier. Je viens dans des lieux dont j'ignorais l'existence. »

Elle a son propre quartet de jazz (avec Pierreux au clavier) et se produit régulièrement avec le Brussels Jazz Orchestra.

Junior Mthombeni est l'enfant de plusieurs sous-cultures. Il a grandi à Malines entre les discussions politiques au café Jambo et les sons du pilier de l'endroit, le percussionniste et pianiste Chris Joris. Mthombeni s'inspire de traditions musicales des quatre coins du monde et se produit sur scène depuis l'âge de sept ans. Il joue au piano, mais la percussion devient presque une obsession. Il joue, entre autres, avec The Internationals, Belgian Afro Beat Association et El Tattoo du Tigre.

Vers l'âge de dix-huit ans, Mthombeni atterrit au théâtre. La légendaire Tone Brulin cherche un artiste noir pour un nouveau spectacle. En guise d'audition, il va voir jouer Mthombeni. « Il s'est endormi pendant que je jouais. À son réveil, il a dit : "Oui, nous allons travailler ensemble." Il s'est avéré qu'il me fallait aussi jouer la comédie. Mon premier rôle était celui de la mort. C'était l'époque où je vivais à toute allure. Je sortais des nuits entières et puis j'allais directement aux répétitions. "La façon dont tu joues la mort est extraordinaire", me disait-on. Ben oui, j'étais tout simplement crevé, mort de fatigue. »

Par la suite, Mthombeni s'est fait remarquer en tant que metteur en scène de *Rumble in da jungle*, *Reizen Jihad* et *Malcolm X*.

Que pensez-vous du recours à la violence pour contrer l'oppression ?

MTHOMBENI : « Du fond de mon canapé confortable, je suis un pacifiste. Mais je connais le sentiment de perdre un frère, une sœur et des nièces à cause de l'apartheid, de la pauvreté, du SIDA et de violés collectifs. Ma famille a été attaquée à coup de cocktails Molotov. Après que mon père a clandestinement quitté l'Afrique du Sud, la police faisait presque chaque semaine une perquisition chez ses parents. Ils ont même ouvert le cerceuil de ma grand-mère pour s'assurer qu'il ne s'y cachait pas. Cette famille a connu l'enfer. Et personne

ne savait où il était. Ce n'est qu'au bout de quinze ans qu'il a appelé sa mère. Elle était sous choc : "Mon fils, tu es vivant !" Je n'ose pas dire qu'au milieu de tant d'injustices, je resterais pacifiste. »

PUOANE : « Sur papier, l'apartheid est aboli, mais pas dans la réalité. Il y a des Afrikaners (Sud-Africains blancs, parlant l'afrikaans, descendants des Boers, des colons européens, principalement néerlandais, ndlr) qui sont convaincus jusqu'à la moelle que le pays leur appartient. Et à eux seuls. Ils nous détestent encore et toujours pour la couleur de notre peau. Le racisme est une maladie mentale.

La réhabilitation de Winnie est également en cours en Afrique du Sud. La jeune génération la voit comme un modèle. Ils sont en colère contre Nelson parce qu'il a fait trop de concessions. La Commission de Vérité et de Réconciliation sud-africaine était censée être un exemple pour le monde entier. L'amnistie en échange de la vérité. Mais les victimes n'ont jamais retrouvé leur dignité. »

Insinuez-vous qu'il s'agissait d'une opération de dissimulation ?

MTHOMBENI : « Je crois que les intentions étaient bonnes. Et je tiens à rendre hommage à Nelson, grâce à lui, aucune guerre civile sanglante n'a éclaté. Mais la prétendue nation arc-en-ciel idyllique ne correspond pas à la réalité. Comme l'a dit Winnie : "Il n'y a pas de noir dans un arc-en-ciel." »

PUOANE : « C'était naïf de penser qu'en un claquement de doigts nous pourrions oublier tout ce qu'on a infligé. Le conte de fées est terminé. On se mord les doigts de notre crédulité. Après toutes ces années, la prospérité et les propriétés foncières sont toujours aux mains de blancs. Allez en Afrique du Sud et vous verrez d'un côté de la route un bidonville noir et à peine une vingtaine de mètres plus loin, de spacieuses villas appartenant à des blancs. »

MTHOMBENI : « La situation est intenable. Le pays a longtemps pu reposer sur l'espoir. Même les plus pauvres pensaient : "Madiba (le surnom de Nelson Mandela, ndlr) est là, mon heure viendra. J'obtiendrai mon bel umkuku." »

Mon quoi ?

PUOANE : « Un umkuku est une maison dans un bidonville. Elle ressemble à un pavillon de jardin. Lorsque ma mère m'a rendu visite en Belgique, il y a quelques années, nous avons pris le train et en passant devant une série de cabanes de jardin, elle s'est écriée, choquée : "Quoi, ici aussi ?" "Euh, non, maman. Personne n'y vit, les gens y rangent leur tondeuse à gazon." »

Alesandra Seutin (chorégraphe et danseuse dans Dear Winnie, ndlr) l'a bien résumé hier : "C'est différent de la

colonisation. Les colons ont violé, pillé et nous ont laissé leur langue, mais au moins ils sont partis. En Afrique du Sud, les Britanniques et les Néerlandais ne sont pas partis. Ils se sont approprié la terre et ont fait de nous leurs serveurs. Et nous le sommes toujours !" »

Comment peut-on vivre sans haine ?

PUOANE : Je ne sais pas. L'humain est une créature complexe. En fait, c'est inimaginable : je suis mariée à un blanc. Au lycée, l'idée de se toucher entre condisciples noirs et blancs nous paraissait très étrange et désagréable. Des années durant, on nous a appris qu'être avec un.e blanc.he était un crime.

Je ne veux pas passer toute ma vie à haïr. J'ai très longtemps été en colère, rien qu'en colère. Sur mon père, sur le monde. Mon visage exprimait la rage, alors que je pensais avoir une expression neutre. Entre-temps, j'ai pardonné à mon père et la maternité m'a adoucie. La fureur a disparu de mon visage. N'est-ce pas ? Mais il me faut encore digérer des traumatismes. Ce projet a rouvert d'anciennes blessures, j'ai pris conscience qu'il me faut consulter un thérapeute. »

Êtes-vous libéré de votre traumatisme ?

MTHOMBENI : « J'ai déjà suivi toute cette thérapie. (rit) Le théâtre et la musique me permettent de conjurer mes démons. Alors il ne faut pas qu'ils viennent me dire avec leur paternalisme descendendant : "Junior, ça ne peut pas être un peu plus calme ? Junior, faut-il de nouveau aborder ce même sujet ?" Oui, il faut à nouveau que ça traite de ce sujet, et non, je ne fais pas de concessions sur ce que je veux dire. Je ne suis pas adepte de la calinothérapie. »

PUOANE : « Je ne pense pas que le théâtre puisse guérir notre traumatisme collectif. Mais il peut mettre le problème en lumière. Et lancer le débat. Cela ouvre les esprits. Après le spectacle, une femme blanche est venue me trouver en pleurant : "Oh mon Dieu, que l'homme blanc est mauvais". (Mthombeni éclate de rire et ne peut plus s'arrêter.) Ce n'était pas notre message. Mais notre spectacle a au moins fait réfléchir cette femme sur la position des femmes et sur la communauté blanche. C'est aussi une question de représentation. Où voyez-vous des femmes africaines qui font entendre leur voix ? Si je veux voir une personne noire à la télévision, il me faut regarder un match de foot. Le fait qu'en 2020, les Flamands ne soient toujours pas habitués à voir un pharmacien, un médecin ou un directeur d'école noir prouve qu'il y a encore un long, très long chemin à parcourir. »

Dear Winnie review – thrilling homage to the flawed mother of South Africa

★★★★☆

KVS, Brussels

The complicated legacy of Winnie Madikizela-Mandela is fearlessly transformed into a radical and rousing musical



▲ Intense ... Dear Winnie is at KVS, Brussels. Photograph: Reyer Boxem

Arifa Akbar

Mon 27 Jan 2020 12.44 GMT

When Winnie Madikizela-Mandela died in 2018, she was seen both as the “mother of the nation” and a flawed, fallen woman. Obituaries spoke of her extraordinary political activism in apartheid-era South Africa but also the controversy and division she inspired.

Dear Winnie takes this complicated legacy as its starting point, presenting a pained musical homage that encompasses key moments in Madikizela-Mandela’s life, from her imprisonment and solitary confinement to charges of fraud, adultery and murder, as well as Desmond Tutu’s plea for her to “say sorry” at the Truth and Reconciliation Commission.

The production’s director, Junior Mthombeni, a former activist for the African National Congress whose father knew Madikizela-Mandela, acknowledges that she may not have been blameless but strives to show the price she paid as a black female activist in a leadership role, and the abuse, humiliation and misogyny she came up against.

Denise Jannah, as an elderly Madikizela-Mandela, is the first to emerge on stage and remains ever present, singing and narrating in a voice that has a remarkably mutable quality. She is accompanied by eight magnificent female performers from the African diaspora, including the rapper Gloria Boateng, of Ghanaian heritage; the South African dancer and choreographer Alesandra Seutini; and Belgian Congolese singer and actress Mahina Ngandu.



TEKST / TEXTE / TEXT FIKRY EL AZZOUZI **REGIE / MISE EN SCÈNE / DIRECTION** JUNIOR MTHOMBENI **MUZIEKINSTALLATIE & MUZIKALE LEIDING / INSTALLATION & DIRECTION MUSICALES / MUSICAL INSTALLATION & DIRECTION** CESAR JANSSENS **MET / AVEC / WITH** GLORIA BOATENG, ANDIE DUSHIME, DENISE JANNAH, TUTU PUOANE, NTJAM ROSIE, ALESSANDRA SEUTIN, JADE WHEELER, JOY WIELKENS, MAHINA NGANDU, CESAR JANSSENS, CHRISTOPHE MILLET **JUNIOR / MTHOMBENI BEWEGING / MOUVEMENT / MOVEMENT** ALESSANDRA SEUTIN **STEMADVIES / COACH VOIX / VOCAL COACH** TUTU PUOANE **DECOR- & LICHTONTWERP / CONCEPTION DE DÉCOR & LUMIÈRE / SET & LIGHT DESIGN** STEF STESSEL **KOSTUUMONTWERP / CONCEPTION DE COSTUMES / COSTUME DESIGN** LIEVE PYNOD **GELUIDSONTWERP / CONCEPTION DE SON / SOUND DESIGN** PETER ZWART, PATRICK VAN NECK **DRAMATURGIE / DRAMATURGY** ROBBERT VAN HEUVEN, GERARDO SALINAS **REGIE-ASSISTENT / ASSISTANT MISE EN SCÈNE / ASSISTANT DIRECTOR** WIM DE VRIES **EXTERNE BLIK / REGARD EXTÉRIEURE / OUTSIDE EYES** NTANDO CELE **PRODUCTIE / PRODUCTION** KVS, NNT **PRODUCTIELEIDING / DIRECTEURS DE PRODUCTION / PRODUCTION DIRECTORS** MIEK SCHEERS, MAARTEN OTTEN, MARIJN NAGEL, SITA RAWIE **TECHNISCHE PRODUCTIE & TONEELMEESTER / PRODUCTION TECHNIQUE & REGIE DE PLATEAU / TECHNICAL PRODUCTION & STAGE MANAGER** JEZ COX, NELE DRYUTS **TECHNIEK / TECHNIQUE** RALF NONN (LICHT/LUMIÈRES/LIGHTING), PETER ZWART, PATRICK VAN NECK, JENNEKE OBDEIJN, LAURENS INGELS, LAURA DEN HOLLANDER (GELUID/SON/SOUND) **DECOR- & INSTRUMENTENBOUW / CONSTRUCTION DÉCOR & INSTRUMENTS / CONSTRUCTION SET & INSTRUMENTS** RALF NONN, DANNY VANDEPUT **UITVOERING KOSTUUMS / CONFECTION COSTUMES / COSTUME EXECUTION** KOSTUUMATELIER NOORD NEDERLANDS **TONEEL ASSISTENTIE KOSTUUMS & KLEEDSTER / ASSISTANT COSTUMES & HABILLEUSE / COSTUME ASSISTANT & DRESSER** MILLA WESTERHOFF, HEIDI EHRHART **BOVENTITELING / SURTITRAGE / SURTITLING** INGE FLORÉ, MARELIEN GEUS, LOLA CATSBURG **VERTALING / TRADUCTION / TRANSLATION** ANNE VANDERSCHUEREN, VERTAALCOLLECTIEF **COPRODUCTIE / COPRODUCTION** THÉÂTRE DE LIÈGE, PERPODIUM **MET DE STEUN VAN / AVEC LE SOUTIEN DE / WITH THE SUPPORT OF** TAX SHELTER VAN DE BELGISCHE FEDERALE OVERHEID

